

Mon Lacan, un témoignage crépusculaire...

Jean Fourton

Volume 24, Number 1, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033088ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033088ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fourton, J. (2015). Mon Lacan, un témoignage crépusculaire.... *Filigrane*, 24(1), 141–144. <https://doi.org/10.7202/1033088ar>



Mon Lacan, un témoignage crépusculaire...

Jean Fourton

Selon ma subjectivité, il y avait plusieurs personnages en Lacan. Le plus connu par le grand public est celui qui se montre deux fois chaque mois, à midi, et qui délivre son séminaire devant environ 700 personnes dans l'amphi principal de la Sorbonne, rue Soufflot. Là, l'auditoire d'une grande diversité d'âge, de culture, de langue, venu du monde entier, se presse, le regarde, l'écoute extasié. Il constitue l'évènement intellectuel parisien le plus à la mode et le plus prestigieux. Certes il n'est pas toujours compris. Mais ce qu'il dit et la structure et l'ordonnancement de son discours mettent son monde au travail jusqu'à parfois finir par autrement le lire. Son dire a quelque chose de magique dans les effets qu'il produit, comme s'il s'adressait à l'inconscient de chacun. Si bien que des auditeurs y viennent butiner de l'interprétation à leur propre sujet, comme s'il s'adressait à chacun.

À 14 heures, analystes, analysants, candidats à une analyse, se retrouvent sur le trottoir et vont déjeuner dans le quartier par petits groupes. Nombreux sont alors ceux, parmi les demandeurs d'une cure, qui en profitent pour venir demander et noter en douce au passage une adresse d'analyste, « on ne sait jamais ». Digne successeur de Freud, dans son texte « Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient », Lacan joue sur les homophonies et sur quelque préciosité dans le ton, quelque articulation parfois forcée comme au théâtre, afin de susciter autoritairement l'écoute et l'entendement et parfois le rire, pourquoi le rire ?

Le premier article que j'ai soumis à sa lecture concernait justement le rire. Je m'étais aperçu qu'il ne se déclenchait pas n'importe où, ou n'importe comment dans un jeu de mots. Comme si la rencontre de plusieurs sens dans une musique verbale produisait une élucidation jubilatoire. Ce jour-là, Lacan qui semblait peut-être plutôt content de mon travail, m'avait emmené dans son taxi pour que je l'accompagne chez son dentiste. Il me savait moi aussi chahuteur. Surprise : quelle avait été ma stupéfaction de découvrir que

son dentiste sur sa plaque s'appelait Monsieur le Docteur Maman. Ça ne s'invente pas ! Chemin faisant, il avait demandé au taxi de faire trois fois le tour de La Madeleine, l'Église de la Madeleine... comme dans un clin d'œil à Proust auquel le chauffeur n'avait pas de raison de ne pas consentir. Mais il y avait un sens unique.

À l'époque Lacan fumait toujours ses fameux cigares tordus qui ont fait beaucoup jaser et inspiré bien des comportements identificatoires. Dans une tentative de complicité, je croyais bien faire en lui offrant l'un de mes cigares qui était un « Willem II ». Il n'en finissait pas, ensuite dans la salle d'attente du dentiste, de lire et relire la marque sur le paquet, jusqu'à ce qu'elle devienne : « Oui-l'aime-deux ». Ou bien cette schizée ne lui convenait pas, ou bien j'étais dans la fascination du signifiant, ou bien ces cigares tout simplement ne lui disaient rien, et il m'opposait un refus. Il y avait de quoi, avec un tel comportement baroque développer ma vigilance au sujet de la nécessité dans mes automatismes, d'une polylecture de toute parole. La psychanalyse avec Lacan finit par être ainsi une façon d'être au monde, à l'affût des facéties de l'inconscient tel qu'il s'extériorise depuis les cryptes du discours. C'était ce que Lacan appelait sa linguisterie. Entendez par là une linguistique limitée au corpus discursif d'un seul sujet et basée sur l'originalité sans autre pareil de ses signifiants.

Même si d'autre part j'étais parmi d'autres, son analysant et son élève, nous étions là plutôt dans le domaine du privé, mais il était à peu près tout le temps au travail. On a pu l'apercevoir capable de discrète tendresse avec les siens, et aussi de dévouement pour ses élèves en quête de reconnaissance ou de travail. Il était certes loin des choses de la Cité. Il y a longtemps qu'il ne savait plus le prix d'un timbre ou d'une baguette de pain.

Et puis il y avait le Lacan qui réunissait une dizaine ou une quinzaine d'entre nous, les élèves qu'il avait choisis, pour sa leçon clinique de l'Hôpital Ste-Anne que j'ai déjà évoquée. Là parfois, à la sortie, il me prenait par le bras et me demandait, comme si c'était une consultation, une interrogation scolaire, ou un rituel : « Vous êtes-vous fait une religion sur ce cas ? ». Gratifié, j'étais parfois dans le souci de délivrer une réponse non banale, voire surréaliste, hors bon sens qui est parfois le pire, et à chaque fois sa réponse était : « C'est tout à fait ça mon cher » laissant ouvert en moi suspendu, et parfois en vrac le champ réflexif.

Là il est encore jeune. La soixantaine peut-être. Je l'ai vu avancer en âge, mon analyse avec lui aussi. C'est un devoir pour l'analyste d'être à l'école indéfiniment, en analyse aussi. Avant de s'occuper fraternellement de la folie

des autres, on balaye devant sa porte. Plus loin j'évoquerai un épisode assez bouleversant de ma propre cure avec lui, parce que je souhaite à d'autres de traverser dans leurs propres analyses une aussi belle aventure exploratoire. En attendant, le Lacan crépusculaire se révélerait. J'avais beaucoup investi sur sa voix qui servait si bien la langue française. Nos voix changent quand nous avançons en âge. La sienne plutôt nasale, avec le temps est devenue un peu plus aiguë et nasillarde. Il en rajoutait parfois, jusqu'à devenir grinçant la caricature de lui-même.

Je m'autorise à cette observation d'autant que j'ai dépassé l'âge qu'il avait quand il a disparu. Je suis bien placé pour observer chez moi, ce que deviennent les automatismes d'humour vieillissant, chez un travailleur consciencieux néanmoins chahuteur, aimant rire, aimant la vie. À ce stade Lacan me paraît désabusé. Son rêve de faire de la psychanalyse une science piétine. Il déclare humblement, ce qui est rare pour un mandarin, qu'il « s'est pris les pieds dans le tapis. » Pourtant le monde entier de la psychanalyse, de Freudien devient déjà Lacanien. La beauté du discours de Lacan contribue à ce qu'il soit aimé. Platon disait que l'amour est le bonheur d'engendrer dans la beauté. Il y a là une progression dans les sentiments, le transfert, qui mérite un instant de s'y arrêter. Elle est au service de la clinique d'abord. Théorisable ensuite. Mais attention, la théorie est un roman de rechange à mettre sur le divan comme un autre discours. Alors que reste-t-il ? Restent comme ultime recours les mathématiques. Elles ne sont pas dénuées de poésie. Au fond la cure et sa technique sont le mode de transmission privilégié. L'essentiel est que le sujet dévoile et entende sa vérité, soit heureux. Pour Freud, l'objet de la cure psychanalytique était que le sujet soit capable d'aimer et de travailler.

Dénarcissisation, destitution subjective, sont à l'ordre de son discours et Lacan considère le transfert non pas comme une névrose, mais comme une psychose expérimentale. Son niveau d'exigence à propos d'un savoir sur soi-même va considérablement plus loin que Freud. Il ouvre à un art de vivre sa vérité la plus intime en pleine lumière. Il s'agit de la mettre sans cesse sur l'établi, comme une horlogerie en pièces détachées à reconstruire, et d'entendre sa propre parole, un chemin pour accéder à celle de l'autre.

Pour un peu que d'autres l'auraient oublié, à presque quatre fois vingt ans, Lacan un jour de 1980, se montre avec un corps qui souffre. Le bruit court dans l'École qu'il a présenté quelque trouble neurologique. On déplore que cela ne soit pas dit officiellement. Il a un cancer du colon qu'il ne veut pas faire opérer. Je continue à venir à mes séances. Lui continue àagrafer les

billets de cent francs qu'il confie à Gloria sa secrétaire certes dévouée mais aussi capable de dire non. Le bruit de l'agrafeuse résonne comme une scansion. Un jour, une séance terminée au cours de laquelle je suis venu lui dire au revoir et merci, il me raccompagne dans le couloir vers la sortie. Je sens que c'est lui qui s'en va. Je le vois face au mur qui sépare à gauche le couloir de la salle d'attente. Il le frappe de ses poings. Il hurle « Ah mon Dieu ! » C'est sur cette lamentation, la sienne tournée vers une autre adresse, que je ne le reverrai plus.

Jean Fourton
courriel@jeanfourton.com